

## HORACE SUR LE POÈTE PINDARE

ὅτι καλὸν φίλον ἀεί-  
Eurip. *Bacch.* 881.

L'influence des poètes grecs sur la poésie d'Horace est évidente, du point de vue du sujet aussi bien que du point de vue de la forme. C'est Horace lui-même qui le dit (*C. IV, 9*) et c'est par cet aveu qu'il diffère de la majorité des poètes romains.

Dans l'évolution de la symbiose imaginative de la force créatrice lyrique romaine avec l'expression et les réalisations poétiques helléniques, ce n'est pas à Horace qu'appartient la primauté, quoiqu'il la souligne lui-même d'une manière explicite dans les vers très connus :

Princeps Aeolium carmen ad Italos  
Deduxisse modos . . . . (*C. III, 30*)<sup>1)</sup>

C'est Catulle qui traduisait avant lui les poètes helléniques et nous pouvons ressentir dans l'ensemble de sa structure lyrique des attachements intimes surtout au lyrisme de Sappho<sup>2)</sup>.

C'est Horace lui-même qui se caractérise en tant que poète réflexif<sup>3)</sup> typique quand il dit franchement dans une poésie (*C. IV, 2*): *operosa carmina fingo*. En outre, après avoir écrit trois recueils de poésies, il est conscient de la pesanteur que peut assumer le mot en disant (*C. IV, 9*):

Non ante *vulgatas* per artes  
*Verba* loquor socianda chordis.

C'est par ces vers qu'il complète la valorisation lyrique de sa poésie, soulignée déjà auparavant:

Nil *parum* aut *humili modo*  
Nihil *mortale* loquor. (*C. III, 25*).

Dans la poésie d'Horace nous rencontrons constamment une tendance, réalisée par un climax spécial, vers la sonde parfaite et nuancée de l'atmosphère lyrique et de la profondeur de la pensée.

Celle dernière est exprimée par un drame vécu ou fictif, condensé dans la poésie même. C'est ce qui est spécifiquement horacien et ce qu'

<sup>1)</sup> Pavletić, K., *Pokušaj estetičkoga komentara Horacijeve 30. pjesme iz III. knjige Oda*, Nastavni vjesnik, X (1902), pp. 49—60.

<sup>2)</sup> Lafaye, G., *Catulle, Poésies*, introduction, pp. XVII et s.

<sup>3)</sup> Rostagni, A., *La letteratura di Roma repubblicana*, Bologna 1939, pp. 333 et s.

Horace a repris de Pindare. Il a tout de même au drame de l'ode pindarique donné un texte raccourci qui n'est pas suivi d'un registre mythologique quelque peu intéressant. C'est pour cette raison que la profondeur de la pensée chez Horace obtient sans cesse des accents gnomiques. C'est pour cela aussi que la plupart des critiques pensent que la gnomicité représente la vraie et réelle valeur du lyrisme d'Horace. Il serait plus juste de dire que c'était une des plusieurs valeurs de son lyrisme. Tout de même, ce chemin d'évolution, le chemin gnomique, correspondait le plus à Horace comme créateur. En tant qu'un poète doué d'un talent spécial, et qui avait un don extraordinaire de l'assimilation et de la contamination des images lyriques d'autres poètes, Horace a révélé ce chemin d'évolution dans la poésie du poète Pindare<sup>4</sup>).

Mais Horace a développé le lyrisme hellénique qu'il avait assimilé d'une manière réussie dans les meilleurs de ses poésies à travers quatre recueils qu'il nous a laissés. Tout renferme des éléments d'une originalité incontestable, des accents suggérés à Horace par son temps.

À côté d'une couleur lyrique et un réalisme spécial dans les *Épodes* et les *Satyres*, dans le reste de sa poésie nous rencontrons des marques spéciales d'hermétisme. C'est ce que nous avons démontré quand nous avons écrit sur ses portraits lyriques<sup>5</sup>).

Quelques-unes de ses poésies ont une intonation pessimiste ou, mieux dire, en elles se manifeste le sentiment tragique de la vie. Ce n'était pas seulement le reflet du temps mais aussi le cri d'une âme inquiète qui se révélait dans ses poésies<sup>6</sup>).

Ce qui nous intéresse ici c'est la relation, qui existe entre Horace et Pindare. Cette relation se reflète le mieux dans les vers connus de la deuxième poésie dans le quatrième recueil de *Poésies lyriques* (*Carmina*, IV, 2):

Pindarum quisquis studet aemulari,  
Iule, ceratis ope Daedalea  
Nititur pennis vitreo daturus  
Nomina ponto.

*Monte decurrens velut amnis, imbres  
Quem super notas aluere ripas  
Fervet immensusque ruit profundo  
Pindarus ore,*

Laurea donandus Apollinari,  
Seu per audaces nova dithyrambos  
Verba devolvit numerisque fertur  
Lege solutis . . .

4) Christ, W., *Pindari carmina, prolegomenis et commentariis instructa*, Lipsiae 1896, p. XIV—LXI.

5) Smerdel, T., *Horacijevi lirski portreti*, Živa Antika 1955, pp. 341—349.

6) Cfr. Wright dans *The Oxford Classical Dictionary* s. v. Horatius, p. 440: „He reveals his personality in his works (esp. Sat. and Epist.) to a degree hardly paralleled in any other ancient poet . . . Though lacking profundity of thought and intensity of passion, he is a shrewd critic of life on its ordinary levels . . . “

Dans les vers cités Horace reconnaît qu'il est capable d'assimiler beaucoup de choses du domaine de la poésie de Pindare<sup>7</sup>). Mais, puisque Pindare est un créateur spécial, Horace veut suivre son propre chemin de créateur. D'autre part, les poésies citées nous révèlent explicitement qu'Horace ressentait pendant tout le temps de sa création des affinités pour le poète Pindare. C'était une affinité intuitive, mais différente dans le sens imaginatif. En tant que créateur, Horace a su qu'il y avait des chemins non frayés. Il était conscient que Pindare était celui qui pouvait lui aider pour beaucoup. Tout de même, pour des raisons des surprises lyriques qui pouvaient le féconder, il ne veut pas avoir le destin d'Icare. Il veut rester, dans la mesure qu'il soit possible, indépendant et autonome. Il tâche de suivre son propre chemin, mais il ne nie pas qu'il est capable d'assimiler quelque chose aussi de Pindare. Outre cela, dans les vers cités nous pouvons entrevoir une tendance et une intention de la part d'Horace de donner une explication de la genèse du lyrisme de Pindare. En même temps, il veut faire ressortir combien il doit au *Cygne thébain*.

La comparaison du lyrisme pindarique à un fleuve gonflé, donnée par Horace, nous oriente, en ce qui concerne la genèse de cette comparaison, vers l'enfance d'Horace quand il a, en enfant étonné, écouté et regardé les ondes gonflées d'Aufide. Nous savons d'après la psychologie de la création lyrique, que les images une fois intensivement vécues et refoulées, surtout si c'était dans l'enfance du poète, reviennent après et exigent impérieusement d'être exprimées.

D'après ce que nous savons sur l'enfance d'Horace, nous pouvons dire qu'elle était pour la plupart sans préoccupations et sans afflictions. Les beautés de son pays natal, vécues dans l'enfance, exigeaient après, à cause de l'élémentaire de sa sérénité, d'être exprimées dans sa poésie d'une manière spéciale. Les mêmes beautés ont encore imposé des certaines synthèses des images concernant l'eau, les sources (comme celle de C. III, 13 sur *Fons Bandusiae* et les montagnes, C. III, 4). Les mêmes images poétiques avaient pour cause beaucoup d'expressions d'Horace dans son enchantement lyrique pour une bucolique sincère. C'est cette bucolique qui correspondait à la nature poétique d'Horace<sup>8</sup>). Le poète a découvert dans l'intimité avec la nature des chemins qui le guidaient vers la meilleure expression lyrique. La bucolique d'Horace apparaît dans des diverses métamorphoses.

Il est sûr que l'image lyrique exprimée dans l'appréciation du lyrisme pindarique se trouve en relation intime avec les événements survenus dans l'enfance du poète. Pourtant, même avant d'exprimer son opinion sur la poésie de Pindare, Horace se rappelle dans plusieurs

<sup>7</sup>) Körbler, Đ., *O Pindarovim epinikijama*, Nastavni vjesnik, 1902, pp. 570 et la note sur la p. 571. Cfr. G. Ciobarnich, *Carmi imperatorii*, ed. Pavissich, Rovereto 1892, p. 88: *Pindari genius*.

<sup>8</sup>) Zieliński, T., *Horace et la société romaine du temps d'Auguste*, Paris 1938, pp. 111 et s.

passages de ses poésies le fleuve Aufide qui coulait non loin de son pays natal Venouse<sup>9)</sup>. C'est une image très expressive quand il dit:

Ne forte credas interitura quae  
*Longe sonantem natus ad Aufidum . . .* (C. IV, 9)

Après avoir fini le troisième livre de ses poésies lyriques, Horace était conscient qu'il avait bâti un *monumentum aere perennius*. C'est justement dans cette poésie qu'apparaît l'image évoquée de l'enfance, et il dit:

Dicar, qua *violens obstrepit Aufidus*  
 Et qua *pauper aquae Daunus* agrestium  
 Regnavit populorum, *ex humili potens . . .* (C. III, 30)<sup>10)</sup>

Par d'autres termes, le poète est persuadé que son pays natal sera fier une fois à cause de la gloire que la poésie du poète lui apportera dans l'avenir.

Le même fleuve est mentionné encore une fois dans les vers suivants où le poète a réussi à exprimer au moyen d'une allitération la force élémentaire de son cours:

Sic *tauriformis volvitur Aufidus*,  
 Qui regna Dauni praefluit Apuli,  
 Cum *saevit horrendamque cultis*  
*Diluvium meditatatur agris . . .* (C. IV, 14)

Le même fleuve est dans les *Satyres* (I, 58):

*Cum ripa simul avolsos ferat Aufidus acer.*

Les épithètes avec lesquelles Horace évoque le fleuve de son enfance sont renforcées par des verbes où il dit, en parlant d'Aufide, qu'il est: *longe sonans, violens — obstrepit, acer + ferre, tauriformis + volvere, diluvium meditat* et qu'il *saevit*. Il n'est pas nécessaire de faire ressortir les beautés de ces épithètes et verbes simples, mais pleines de relief<sup>11)</sup>.

Maintenant, il est clair que tous les souvenirs d'enfance sur l'*Aufide mugissant* ont trouvé un reflet d'une meilleure contamination dans l'appréciation poétique de la poésie de Pindare.

Devant les yeux d'Horace c'est Pindare qui ressuscite avec sa poésie comme la vision d'Aufide d'autrefois. C'est la création de Pindare qui: *Monte decurrens velut amnis*, parcequ'il est gonflé de pluies et il mugit (*fervet*), comme un fleuve gonflé avec son expression sublime (*profundo ore*). Trois verbes: *Decurrere, fervere et ruere* expliquent en un climax les forces créatrices de la poésie de Pindare. Maintenant, nous pouvons

<sup>9)</sup> Ivančević, M., *Venezija*, Nastavni vjesnik, 1908, pp. 304 et s. Cfr. encore: Pavletić, op. cit. p. 55.

<sup>10)</sup> Cfr. Pauly — Wissowa, *RE s. v. Flussgötter*, p. 2780 i s. v. Horatius, p. 2337.

<sup>11)</sup> Harvey, A. E., *Homeric Epithetes in Greek Lyric Poetry* dans *The Classical Quarterly* 1957, pp. 206.

nous rappeler de nouveau qu'Horace a dit sur lui-même, à la fin de la troisième partie de ces poésies, qu'il s'était développé *ex humili potens*. En d'autres termes, il dit qu'il est, lui aussi, comme tout autre créateur, au cours de sa création semblable au fleuve. Dans la strophe deuxième nous rencontrons l'énoncé *notae ripae*. C'est la métaphore concernant les événements ordinaires au-dessus desquels mugit (*fervet*) dans sa sublimation créatrice la vision pindarique de la vie.

Dans la troisième strophe (C. IV, 2) il y a une phrase spécifique: *Seu per audaces nova dithyrambos / Verba devolvit*, qui se trouve en parallélisme opposé à la phrase: *numerisque fertur / Lege solutis*. Toutes les deux sont en connexion avec la vision du fleuve qui, une fois gonflé, ne coule plus enchaîné dans son lit étroit, mais il déborde et cherche à s'épanouir et à trouver de nouveaux lits.

Rappelons nous que Cicéron aussi dans un de ses passages (*Rp.* 2, 19) pour qualifier l'influence d'Hellade sur la science et l'art romains a choisi justement la métaphore d'un fleuve: „*Influxit enim non tenuis quidam e Graecia rivulus in hanc urbem, sed abundantissimus annis illarum disciplinarum et artium*“.

Il est curieux que Quintilien aussi, qui connaissait peut-être cette métaphore de Cicéron, et poussé certainement beaucoup plus par l'appréciation horacienne de la poésie pindarique, a employé pour la caractérisation du style pindarique l'énoncé *flumen*, en disant: „*Novem vero lyricorum longe Pindarus princeps spiritu, magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum et verborum copia et velut quodam eloquentiae flumine: propter quae Horatius eum merito credidit nemini imitabilem*“ (*Inst. or.*, X, I, 61).

D'après notre analyse il est évident que les événements élémentaires, vécus par Horace dans son enfance, ont réapparu du temps de sa création mûre et se sont reflétés dans des images d'une extraordinaire inspiration. Ces images nous révèlent en même temps un registre des sentiments du poète, registre, qui est calme mais profond et dû aux impressions de la prime jeunesse.

Zagreb.

T. Smerdel.